

128233¹⁶

HISTOIRE DE DEUX REVUES FRANÇAISES

LA REVUE BLEUE

ET

LA REVUE SCIENTIFIQUE

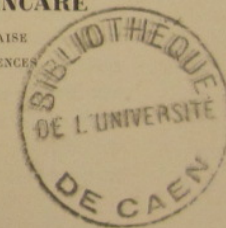
1863-1910

PAR

JACQUES LUX

Préface de M. H. POINCARÉ

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE
MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES



Éditions des deux Revues

4^{bis}, Rue de Châteaudun, PARIS

PRÉFACE

Quand les deux Revues firent leur apparition, il y a une quarantaine d'années, elles apportaient une idée nouvelle. Un fossé profond séparait, à cette époque, les hommes que les lettres charmaient et ceux que passionnait la recherche de la vérité scientifique. Les chefs de l'Université, en instituant la bifurcation, semblaient l'avoir rendu plus infranchissable encore. Cet isolement était une faiblesse et un danger; les deux Revues allaient chercher à le faire cesser; et, sous leurs deux drapeaux alliés, le bleu et le rose, elles allaient combattre côte à côte pour la même cause.

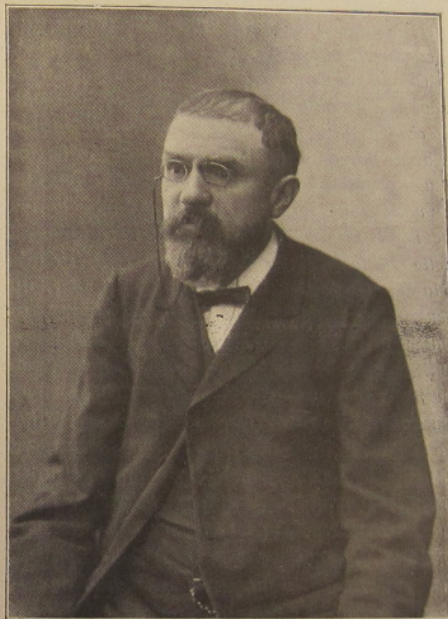
C'est l'étendue même de nos conquêtes qui créait cet isolement; tout embrasser dépassait les forces d'un homme, et force était à chacun de nous de se cantonner chez lui; les voyages étaient trop difficiles, parce qu'on avait trop de pays à traverser. Aujourd'hui ce serait bien autre chose; nous n'aurions plus seulement deux contrées étrangères l'une à l'autre et séparées par une sévère ligne de douanes; dans chacune des deux contrées, il y aurait une quantité de petites villes dont les habitants ne pourraient pas sortir, parce qu'ils auraient trop à faire chez eux et qui seraient les unes pour les autres d'éternelles inconnues.

Et alors nous n'aurions tant travaillé à apprendre, que pour devenir incapables d'avoir la vision de la vérité. Les hommes seraient d'autant plus ignorants, que l'humanité serait plus savante. On s'est plaint, et peut-être avec raison, que la division du travail fasse de l'ouvrier une machine; et malheureusement une loi inéluctable l'impose à l'industrie. Elle l'impose également à cette industrie supérieure dont les produits sont les vérités scientifiques; et là cette division du travail est d'autant plus dangereuse, que chacun de nous, après avoir contribué exclusivement à l'un des détails de la cuisine, se mettrait promptement hors d'état de goûter le festin.

Et puis, si la division du travail fait d'excellentes machines, pour la recherche scientifique les machines ne suffisent pas. Il y faut de la finesse, et je ne sais quel don qui ne s'acquiert pas dans les ateliers confinés, où on voudrait enfermer le savant et qui ne saurait, au contraire, se développer qu'à l'air libre.

Les méthodes des diverses sciences sont très différentes et elles diffèrent plus encore de celles qui sont familières aux érudits et aux lettrés. Celui qui voudrait cultiver exclusivement l'une d'elles serait un esprit incomplet et bientôt un esprit faux. Peut-on espérer que, par une sorte d'harmonie préétablie, une œuvre poursuivie parallèlement par beaucoup d'esprits faux, mais diversement faux, puisse être une

œuvre solidement établie, exempte d'erreur, et riche en beauté?



HENRI POINCARÉ.

Ce serait une chance bien extraordinaire et sur laquelle on ne saurait compter.

Que faire alors; le monde de la pensée s'é-

tend sans cesse et devient trop grand pour nos faibles jambes; eh bien, il faut faire comme on a fait pour le globe terrestre; il faut y établir des moyens de transport rapides, y construire des Chemins de Fer.

Ces Chemins de Fer, ce sont les Revues. Le savant a travaillé toute la journée, et pour cela il a bien fallu qu'il reste dans sa petite ville; mais le soir est venu, il s'assoit au coin de son feu, il coupe sa **Revue Bleue** ou sa **Revue Rose** et voilà son esprit qui voyage; en quelques heures il va de l'Histoire à la Littérature, de celle-ci à la Physique, à l'Histoire Naturelle ou à la Médecine. Sans doute ces voyages sont un peu rapides, il ne voit que l'essentiel des choses; mais, comme il a de bons guides, il en voit l'essentiel. Les voyages que l'on fait en chemin de fer ne sont peut-être pas aussi instructifs que ceux qu'on faisait autrefois en chaise de poste, parce que les paysages défilent trop vite devant les portières. Et cependant nos contemporains connaissent sans doute mieux le monde que leurs devanciers, qui en avaient bien vu un petit coin. L'agence Cook a ses défauts, mais il n'en faut pas trop médire. Les connaissances acquises à la hâte dans une Revue ne sont pas non plus inutiles; elles nous apportent l'air du dehors; elles nous rafraîchissent et nous rendent plus dispos et plus forts pour la tâche de demain.

HENRI POINCARÉ.

CHAPITRE PREMIER

L'ORIGINALITÉ DES DEUX REVUES : SATISFAIRE AUX EXIGENCES — LITTÉRAIRES ET SCIENTIFIQUES — D'UNE CULTURE INTÉGRALE.

La littérature, a-t-on dit au siècle dernier, est l'expression des sentiments et des mœurs d'une époque. Combien est-ce exact de ce genre surtout, que constituent les œuvres périodiques? Un auteur peut se dire orgueilleusement qu'il sera lu un demi-siècle après sa mort; son livre peut être un défi à l'esprit public. C'est la caractéristique d'une revue — ce qui en constitue à la fois la force et la faiblesse — qu'elle est contrainte de convenir à l'opinion.

Aussi est-il toujours intéressant de considérer un périodique qui possède un demi-siècle d'existence: non que ce soit là sans doute un critérium, qui suffise à établir sa valeur. Mais cette durée même prouve, qu'il répond à certaines préoccupations durables, à certaine manière de voir de la nation.

L'un des besoins de la classe éclairée fut, en tout temps, de se tenir au courant du mouvement des idées. En raison de la techni-